


PASCAL VREBOS

*L'Agenda
Orange*



L'Agenda orange





La pièce *L'Agenda orange* fut écrite en 1971 à Patmos.

L'AGENDA ORANGE

Pièce en un acte

À Geneviève Mouligneau et à Élie Lison

PERSONNAGES

L'Homme, de 30 à 40 ans.

La Femme, 38 ans, elle devra parfois en paraître 18.

Le Retardataire, de 30 à 40 ans.

DÉCOR

La scène représente un grenier (ou une pièce inhabitée), toit en V renversé. À gauche, une porte ; au fond, une fenêtre assez grande dont le décor extérieur suggère une fin de journée. Sous la fenêtre, un lit – ou plutôt un grabat. À droite, un divan relativement vieux mais propre et une petite armoire. Au milieu, une table rustique, quelques sièges. Sur la table se trouve un immense agenda de couleur orange qui occupe toute la surface de la table. La Femme est habillée suivant la mode, très richement mais avec beaucoup de goût, de raffinement. Ses gestes révèlent une éducation soignée. Contraste entre l'aspect vestimentaire de la Femme et la pièce-grenier. L'Homme porte un pull vert à col roulé et un pantalon gris. Coiffure très soignée. Le geste énergique, autoritaire. Le ton sec, tranchant. Le Retardataire est habillé avec originalité. Couleurs vives mais pas de fautes de goût.

SCÈNE I

Au lever du rideau, l'Homme et la Femme sont assis de part et d'autre de la table ; ils regardent la salle attentivement ; leur jeu et leur mimique doivent suggérer au spectateur qu'ils regardent un film sur un écran imaginaire. L'Homme prend parfois quelques notes. La Femme laisse échapper des soupirs de satisfaction ou d'étonnement comblé. Musique de fond qui suggère la fin d'un film. Ce jeu doit durer une minute environ.

La Femme. — Prestigieux ! Étonnant, ce film ! Quelles images ! Mon Dieu, quelles images !
L'Homme. — Oui, la structure à la fois inhérente et adjacente mais également dialectiquement située s'identifie à la thématique profonde de ce vieux film que je vis dans ma prime jeunesse : *Clac-Clac, voici Monsieur Printemps*.

Un silence. Mine étonnée de la Femme.

La Femme. — Les personnages sont si vrais, si sincères. Et l'héroïne, quelle finesse dans les yeux, quelle joliesse, quelle mignonnerie.

L'Homme, *d'un ton persuasif et autoritaire*. — Avant tout, il faut scruter, interpréter l'essence du film, le super-profond, les hyper-racines...

La Femme. — C'est quoi ?

L'Homme. — C'est... C'est l'essence de l'essence, le pourquoi du comment, le comment du pourquoi.

La Femme, *pleine de bonne volonté*. — Ah, je comprends... En tout cas, le scénario est joli, mignon. Le jeune premier, quel profil délicieux, suave, quel parfum dans sa voix...

L'Homme, *l'interrompant*. — Il vaut mieux structurer nos opinions qu'hypothéquer des parfums ! Par exemple, dans ce film (*Sortant un petit livre de sa poche, il dit.*) : la structure des structures se structure en une double structure désarticulée en un triptyque de structures qui structure la Structure Première qui, elle, s'épanouit – structurellement parlant - en une multitude de toutes petites structures qui structurent à la fois l'infra, le supra, l'hyper, l'amphi-l'ampho-l'ampha-structure.

La Femme, *légèrement impatientée*. — Un tas de structures, quoi !

Un long silence. L'Homme et la Femme se regardent puis détournent rapidement le regard. Sentiment de malaise.

La Femme. — Et le dialogue ? Moi je le trouve beau, oui j'insiste, beau. Beau comme un oiseau près d'une fontaine qui murmure un soupir bleu.

L'Homme, *d'un ton coupant*. — Les dialogues ne sont pas des oiseaux !

La Femme, *avec logique*. — Pourtant les oiseaux dialoguent.

L'Homme, *s'inspirant de son livre*. — Non, scientifiquement les oiseaux gazouillent. Les vaches hennissent, les boeufs miaulent et les oiseaux gazouillent.

La Femme. — Ils gazouillent des dialogues.

L'Homme, *haussant les épaules*. — Dans ce film, le dialogue se déroule en moments historiques, animaux, théâtraux, esthétiques, graffiques, graffitiques. (*Avec emphase.*) Chaque moment est un instant en soi.

La Femme. — Mais le dialogue est un oiseau !!

L'Homme, *plus fort*. — On est soi et on est autre. On est nous et on est vous. On est toi et on est leur. On est y et on est en...

La Femme. — Mais le dialogue est un oiseau !!!

L'Homme. — Le dialogue est un pont entre notre Seine intérieure et la Loire qui endort notre matérialité...

La Femme. — Le dialogue est un oiseau !!!

L'Homme. — Un pont !!

La Femme. — Oiseau !!

L'Homme, *excédé*. — Pont !! Pont !! Pont !! Pont !!

L'Homme et la Femme se regardent, épuisés. Un long silence.

La Femme, *très calme*. — J'ai beaucoup apprécié le passage du château où monseigneur Akakias Ourras enlève - avec ô combien de délicatesse et de joliesse - la robe de mademoiselle Rô... !

L'Homme, *calme, en séparant les mots et en lisant dans son livre*. — Ça, c'est une projection existentielle d'une réalité existante.

La Femme. — Peut-être. Mais quelle exquise sensibilité dans le geste, quel ravissant maniérisme dans la mimique, quelle douée suggestivité dans le regard de mademoiselle Rô... Les yeux tantôt bleus, tantôt verts ; parfois jaunes, souvent gris, non seulement doux mais encore amers, un peu vermeils, un peu roussillons...

L'Homme, *l'interrompant plus sèchement*. — Le geste de monseigneur Akakias Ourras est un geste politique, engagé - cette robe, n'est-ce pas un gage, une gageure ? C'est très clair, ce geste s'inscrit dans une cosmogonie en agonie.

La Femme. — Vous êtes trop philosophe... Vous passez à côté de la joliesse, du délicat, de l'exquis, des mignonneries cinématographiques. Vous ne regardez pas les coups de pinceaux subtils, à peine esquissés, qui s'estompent au moindre vent, qui s'illuminent au premier Soleil.

L'Homme, *ricanant*. — Mignonnerie ! Mignonnerie ! Vous n'avez que ça en bouche. (*L'imitant.*) Mignonnerie, mignonnerie !

La Femme. — Oui, le cinéma est un art mignon au sens intellectuel et sensible du terme. Rappelez-vous le palefrenier, le vieux Jajingisse - dont la mine à la fois renfrognée et ouverte à la vie projette une aquarelle exquise de l'Homme universel et grandiose.

L'Homme. — Vous n'avez rien compris ! Le cinéma (*Dans son livre.*) - matériau matériel - offre ici au palefrenier la possibilité d'exister, d'être au sens éclatant du terme : la cinématique transpose cet homme naïf, ami des vaches et des veaux, dans un état super essentielissime où veaux, vaches, girafes et autres mammifères sont devenus des entités : l'entité veaux, l'entité vaches et la plus grande : l'entité girafes.

La Femme. — Vous êtes trop abstrait et le cinéma est un art concret.

L'Homme, *avec feu*. — Non, le cinéma n'existe pas en soi ! Il existe en dehors.

La Femme. — En dehors de quoi ?

L'Homme, *lisant dans son livre, mais la lecture doit faire apparaître que l'Homme connaît le texte à peu près par cœur*. — En dehors de tout. Il dépend d'un tas de choses : de la caméra, de monsieur Caméra, de mademoiselle Caméra, du fils Caméra, du chat Caméra, de la bobine, de monsieur Bobine, de l'oncle Bobine, de la bobine de Théodore Bobine...

La Femme. — Vous allez trop loin !

L'Homme. — C'est au loin qu'on voit le plus clair !

La Femme. — Au cinéma, il faut être près de l'écran. Dans la vie, il faut être près de la vie.

L'Homme. — Vos raisonnements sont académiques, ma chère. Je vous donne le prix Descartes.

La Femme sanglote brusquement. L'Homme paraît très embêté.

La Femme, *renflant ses larmes*. — J'en étais sûre !... Ça ne pouvait plus marcher. Après vingt ans ! Vingt ans de vie, d'escaliers, de trottoirs... vingt ans de changements, de métamorphoses...

L'Homme, *neutre*. — C'était un essai. Uniquement un essai. On devait bien parler de quelque chose. On pouvait pas savoir...

La Femme. — Pourquoi, vingt ans après ?

L'Homme. — Une expérience. Une expérience comme une autre, dans l'intérêt de tous et de personne.

La Femme ouvre l'immense agenda orange qui se trouve sur la table.

La Femme, *elle lit*. — « 25 septembre 1952 »⁽¹⁾ Lui et moi nous quittons aujourd'hui. Nous reverrons le 25 septembre 1972⁽²⁾, au numéro zéro de la rue des Agendas Orange. Deux phrases, seulement. Et 20 ans entre les deux phrases. J'ai comme l'impression de descendre dans un puits, il y a des arbres comme des squelettes, il y a des marionnettes qui ont des gestes mécaniques : le temps n'aurait pas dû glisser... J'ai peur de te regarder...

L'Homme, *coupant l'effet*. — Mets un bandeau rouge sur les yeux !

La Femme, *sortant de son rêve mélancolique*. — Pourquoi rouge ?

L'Homme, *ironique*. — Il y a vingt ans, tu détestais le rouge. Tu dois l'aimer, maintenant.

La Femme. — Je le déteste toujours. (*Avec un élan d'enthousiasme.*) Par contre, je me régale de moutarde à la groseille. Or, les groseilles sont rouges...

L'Homme. — Tu n'as jamais su ce que tu voulais. Un jour, nous sommes restés trois semaines dans une bibliothèque car tu ne parvenais pas à faire ton choix entre Anaximandre et Anaximène.

La Femme. — Et toi ? Tu récitais des fables d'Esopé à longueur de journée. Et en grec, par dessus le marché.

L'Homme, *hautain et dédaigneux*. — J'ai toujours aimé le bon sens !

La Femme, *avec un soupçon d'agressivité*. — Et ton bon sens t'a mené où ? À la direction de quoi ? De quel ministère, de quelle nation, de quel continent ?

L'Homme, *mauvais*. — Tu ne penses qu'au prestige, à la gloire... Moralement, tu me dégoûtes ! Et physiquement ! Tu es devenue laide, vieille, un vieux bidon amoché par le temps... Avant, tu avais l'excuse d'être belle, belle et désirable, tu pouvais dire n'importe quoi... Tes lèvres étaient douces, ourlées comme un rêve... (*La Femme se cache la tête dans les mains.*) Tes seins, des volcans en éruption, tes jambes si fraîches, si fermes...

La Femme. — Tais-toi ! Tais-toi !

L'Homme. — C'est naturel de vieillir. (*Lisant dans son livre.*) Un moine d'avant-garde du Moyen Âge a dit : « Le temps, c'est une route avec de moins en moins de macadam. »

Un silence gêné, surtout de la part de l'Homme.

La Femme, *avec douceur*. — De quoi parlions-nous, il y a 20 ans ?

L'Homme. — De tout et de rien. De ce qu'on allait faire. De ce qu'on espérait faire. Moi, tout a échoué. Tout, tout, tout.

La Femme. — De quoi vis-tu ?

L'Homme, *d'un ton-jeu*. — Je ne vis de rien : je suis mort, voilà déjà quatre ans. D'un tout petit cancer. (*L'imitant.*) Tout mignon. Il était là. (*Il montre son ventre.*) Il travaillait, bien au

(1) Toutes les dates pourront, si on le désire, changer pour les besoins de l'interprétation.

(2) Cette date pourra coïncider avec le jour de la représentation de la pièce.

chaud, sans se soucier de personne. Moi, je travaillais un jour tous les quatre mois. J'envoyais un article à un journal qui paraît tous les siècles, le jeudi, à quatre heures précises. L'article s'appelait (*Lisant dans son livre.*) : « L'Unité de la Pluralité des Symboles Anti-Symboliques ».

La Femme. — C'est complexe...

L'Homme. — Oui, très complexe et très subjectif...

La Femme. — Je pourrai le lire ?

L'Homme. — Oui, en l'an 2000.

La Femme. — Alors j'ai le temps de mettre mes lunettes. Elle met ses lunettes.

L'Homme. — Et le reste du temps, je dormais et je rêvais de toi ou des autres. De toi qui avais 18 ans et qui flambais chaque soir : toi, le brasier dans un lit de vertiges...

La Femme, *enlevant ses lunettes.* — Tu rêvais à moi ?

L'Homme, *cou pant.* — Maintenant plus. Fini, tout ça. Clôturé, empaqueté. Demain, je m'engage en qualité de philosophe cinématographique. Je serai dans une tour d'ivoire et je penserai des nécessités à propos de contingences. (*Lisant dans son livre.*) Je rechercherai l'objectivité de l'objectif cinématographique. J'influencerai l'éthique des ouvreuses, je leur ouvrirai des horizons meilleurs...

Sa voix tombe. Un silence. La Femme fait quelques pas vers la fenêtre.

La Femme. — Tiens, le Soleil se couche.

L'Homme. — Il se couche, chaque soir, depuis vingt ans.

La Femme. — Et avant ?

L'Homme. — Avant, il brillait même la nuit. On pouvait pas dormir.

La Femme, *avec espoir.* — Tu t'en souviens ?

L'Homme, *d'un ton dégagé.* — Non, j'inventais. J'invente plein de choses quand je suis lucide. Je dis seulement la vérité quand je suis saoul.

La Femme. — Mais tu n'es pas saoul !

L'Homme, *même jeu.* — On ne sait jamais quand on est saoul ou non. Seul Dieu le sait. Mais Il ne le dit à personne, pas même à Sa Femme.

La Femme. — Elle est morte depuis longtemps.

L'Homme. — Comme nous.

Un silence.

La Femme, *avec une pointe d'espoir.* — Tu crois que le Retardataire viendra ?

L'Homme. — Oui mais en retard.

La Femme. — Il arrangera tout, peut-être.

L'Homme. — Tout quoi ?

La Femme. — Nous. Le passé. Le futur. Le présent. Tout.

L'Homme. — C'était avant : il arrangeait tout en 1952. Il est peut-être mort à la guerre de 60 ou de 65, qui sait ? Il avait peur des bombes, même des bombes insecticides.

La Femme. — Il viendra, j'en suis sûre. Je l'ai revu, d'ailleurs. Quand je faisais une exposition de mes toiles.

L'Homme. — Ah, tu peins ? Tu es peintre...?

La Femme. — Makless, je signe comme ça.

L'Homme. — Ah, c'est toi « Le Sylphe qui siffle » 30.000 dollars. Ou encore « Embouteillage dans un cimetière d'antan » 100.000 dollars. Ou encore mieux : « Clac-Clac voici Monsieur Printemps » 1 million de dollars et la même chose en roubles.

La Femme. — C'est moi. C'est moi...

L'Homme. — Tu as réussi, au moins...

La Femme. — À quelques dollars près.

L'Homme. — Et « L'Être et le Néant », c'est toi aussi ?

La Femme. — Oui, oui, c'est moi.

L'Homme. — Et Fantômas ?

La Femme. — Toujours moi !

L'Homme. — Et Mauriac ?

La Femme. — Encore moi !

L'Homme. — Et l'Académie ?

La Femme. — C'est moi !

L'Homme. — Et Balzac, et Sophocle, et Villehardouin ?

La Femme. — Moi ! Moi ! Moi !

L'Homme, *très nerveux*. — Et moi ?

La Femme, *hystérique*. — Moi ! Moi ! Moi ! Moi !

Violent coup de sonnette qui résonne très longtemps, comme irréal. Une seconde, l'Homme et la Femme semblent pris de panique et tournent en rond. Nouveau coup de sonnette, encore plus violent.

SCÈNE II

L'Homme, la Femme, le Retardataire. L'Homme va ouvrir. Entre le Retardataire menant une immense brouette pleine de pommes et traînant un tronc d'arbre entouré de colliers de perles.

La Femme. — Le Retardataire ! Notre cher Adrien... (*Elle veut l'embrasser.*)

Le Retardataire. — Ventrorange ! Je m'appelais Adrien il y a 20 ans. Adrien VII, Adrien VIII, Adrien IX, selon le jour, suivant la direction du vent. Fichtre ! Depuis ce temps-là, tu penses que j'ai changé de prénom.

L'Homme, *à la Femme*. — Tu avais oublié qu'il changeait de prénom toutes les 5 minutes ?

La Femme. — C'est vrai. Mais la dernière fois, quand on s'est quittés, c'était Adrien !

Le Retardataire. — Depuis dix secondes, mille bombes, je m'appelle monsieur Cliquet. Cliquet comme Cliquetis, comme Claque, Cloaque, comme Clac-Clac voici Monsieur Printemps. Pardienbleu, je change de prénom à la vitesse de la lumière, par tous les diables, je suis partout et nulle part, je suis moi-même, personne et tout le monde, je suis un nuage, un reflet ou bien rien du tout.

Il rit, séduit par son flot langagier.

La Femme. — Ah, cher Cliquet, toujours aussi poète...

L'Homme. — Le poète a pris du ventre, en 20 ans !

Le Retardataire. — Mornouf ! Je mange trop. (*Il montre sa brouette.*) Pomme le matin, pomme le midi, pomme le soir. Et les pommes gonflent la peau, les veines, les vertèbres et même les cheveux ! Saperlipopette, une pomme, c'est quatre milliards de vitamines pomme par centimètre carré.

La Femme. — Je ne te connaissais pas amateur de pommes.

Le Retardataire. — Triplédieu, ce ne sont pas n'importe quelles pommes !

L'Homme. — Une pomme, c'est une pomme. (*En regardant la Femme.*) Comme un dialogue est un dialogue.

La Femme. — Ne recommençons pas !

Le Retardataire. — Maugrégris ! Je les cultive moi-même dans mon sein horticole, ma maison est un verger. Hé quoi, les pommes poussent dans ma cuisine, sur la table, dans le frigo... Ce sont les plus juteuses, les plus magiques... Je les mange le dimanche...

L'Homme, *à part*. — Toujours aussi conformiste...

Le Retardataire, *caressant une pomme*. — Je les vois grandir comme des enfants, mes pommes : à deux jours, il leur pousse des dents ; après une semaine, elles parlent, elles gigotent, elles rient ; et puis, à un mois, elles ont des yeux immenses et des lèvres juteuses qui mordent et qui font rêver. Dame ! Je les croque ! Celles qui grandissent dans les chambres sont plus pâles, plus gracieuses, plus fragiles. Mais les pommes de la salle de bain brillent de propreté. Elles rutilent, elles parfument, elles embaument, elles sentent le bon savon de bonnes pommes.

La Femme. — Combien les vends-tu ?

Le Retardataire, *vexé*. — Les vendre ? Fi donc ! Et pourquoi, que diable ? Je cultive ces pommes pour mon bonheur, elles me font valser dans un rêve...

La Femme. — Quel rêve, mon bon Cliquet ?

Le Retardataire. — Le rêve de 52, pardi ! Le gazon, la forêt, les boîtes de nuit, les boîtes à baisers, les boîtes à caresses, le jour, les abat-jour, la nuit et... Marisa...

L'Homme. — Une pomme est une pomme, pas de l'opium !

Le Retardataire. — Gragouilleur ! Croque une seule pomme, laisse couler le jus sucré dans ta gorge. Et tu verras. Ho ! Ho ? Tu seras le gars de 52. (*À la Femme.*) Et toi, la Colombe !...

La Femme. — Tu rêves, Cliquet.

Le Retardataire, *regardant sa montre*. — Plus Cliquet. Mais monsieur Stendhal.

L'Homme, *ironique*. — Tu dérailles, Stendhal !

Le Retardataire. — Oui, je déraille dans le temps et dans l'espace. Diantre ! Je suis toujours en 52. (*Il croque une pomme.*) Écarteler le temps, le fondre, le moudre, le piler. (*Il croque une pomme.*) Le croquer, le broyer, le mastiquer... Puis les prairies immenses, des ciels bourrés de bulles d'éther, de mers, de vagues de soie, un Soleil qui clignote. (*Il se tourne vers le tronc d'arbre.*) Et puis, Marisa ! (*L'appelant.*) Marisa !! (*Il serre le tronc d'arbre dans ses bras.*)

Marisa, mon ange éberlué, Marisa. Toi ! Toi, tes lèvres qui coulent, qui coulent en moi, ton corps qui se donne à la prairie. (*Il embrasse le tronc d'arbre frénétiquement.*) La violence pour toi, la rage, les orages, les ouragans, moi, un cyclone en furie, qui court, qui fonce sur toi, qui fonce... (*Dans sa chute, il entraîne le tronc d'arbre, il roule sur la scène ; la Femme et l'Homme*

accourent pour le relever.) Marisa !! Marisa, mon ange éberlué, mon sourire, mon ouragan... Tu es blessée ? Non, tu souris, tu dis : « Je n'ai rien, Stendhal ! » Et moi je dis : « Plus Stendhal mais Ivanovitch. » Toi tu dis : « Je ne suis pas blessée, Ivanovitch ; viens, viens, près de moi. » Et je viens près de toi. Et je t'offre un collier de perles. (*Il sort de sa poche un collier de perles qu'il attache au tronc.*) Et je m'étends près de toi dans le gazon vert comme du gazon. Tu as faim ? À la bonne heure, on va pique-niquer. Oui-da : on va s'enfiler le Soleil qui clignote et puis la lune et comme dessert un quart de Vénus avec du kirsch. L'alcool fait briller tout l'enfer de tes yeux, ta bouche est un feu de camp, déjà ton corps, une longue flammèche qui danse... qui danse. (*Croque une pomme.*) Marisa, en piste ! Or-sus ! La Grande Ourse est veuve, son mari faisait la gueule, le soir, et elle l'a tué comme un ours. (*Il rit très fort. secouant le tronc d'arbre.*) Viens, viens, nos oursins lécheront nos lèvres de miel ; le gazon, le Soleil, le ciel envahis de miel, les trottoirs, du miel, ma main, du miel, tes seins, du miel... Tu brûles, je brûle, toi moi, moi toi, quel brasier, mon diable, quel brasier ! (*Croque une pomme.*) Je te vois. Allô !!! Tu es là. Oui !!! Tes yeux sont des projecteurs verts ou bien de l'herbe en feu. Fraîche, fraîche, tu coules, là ! Comme un bourgeon, tu craques, tu crépites, je te croque. Hier, j'ai rêvé de toi. Ventrerouge ! J'étais dans une barque dans une de tes veines : ton sang écumait, jaillissait, projetait la barque, la soulevait, remportait au loin, dans toi, et moi je riais comme un fou, je nageais, je flottais, je m'abandonnais à toi... (*Se tournant vers la brouette.*) Eh quoi ! Notre pique-nique !! Je vais couper le Soleil en deux : Regarde ! (*Mime l'action.*) Aïe ! Prends garde, il est tout chaud. Ah ! ça brûle, c'est bon. (*Mime l'action de manger.*) Ahi ! Le gazon est frais, il désaltère comme du gazon. (*Il s'étend par terre, à côté du tronc d'arbre.*) Je rêve, je rêve, toi mon ange éberlué....

SCÈNE III

L'Homme et la Femme sont bouche bée. Long silence.

La Femme, *bouleversée*. — Il parle encore comme en 52 !

L'Homme, *froid*. — Il n'a pas changé. Il disait les mêmes mots (*Dans son livre.*), les mêmes monèmes il y a vingt ans. Le même ton, la même voix, les mêmes gestes...

La Femme. — Marisa est morte. Il l'a sans doute oubliée.

L'Homme. — Le fou ! Il vit comme si elle était près de lui, comme si elle vivait encore, ce tronc d'arbre...

La Femme. — Tu te souviens, ils étaient fous l'un de l'autre.

L'Homme. — On l'était aussi. Mais c'était en 52 et on avait 20 ans. Et à cet âge-là, on est fou de n'importe quoi. On est fou d'une table, d'un cornet de frites, d'un nuage qui n'a pas froid aux yeux, d'un génie, d'une génisse...

La Femme, *ne l'écoutant plus*. — C'était merveilleux !

L'Homme, *l'imitant*. — C'était merveilleux ! C'était mignon ! Non, c'était fou, c'était dingue ! Maintenant à nous les chemins logiques, les routes rationnelles, les autoroutes cartésiennes !

La Femme. — Tu es très vieux, déjà.

L'Homme. — Quarante ans ! Une paille ! (*Dans son livre.*) Un moine d'avant-garde du Moyen Âge a dit : « La vie commence à 40 ans, elle finit en quarantaine. »

La Femme, *ne l'écoulant plus*. — Regarde comme il dort près de Marisa !

L'Homme, *avec ironie et cynisme*. — Marisa est belle, elle a des bras comme des branches d'arbres, elle a perdu ses jambes chez son amant le bûcheron et son corps est doux comme une écorce, ses nervures palpitent de vie, son sang est vert, il sent l'herbe fraîchement coupée.

La Femme. — Tais-toi, je t'en prie, tais-toi !

L'Homme, *d'un ton détaché*. — Je me tais. Je suis une carpe. Et les carpes jouent de la harpe quand elles s'emmerdent.

Il mime un jeu de harpe.

SCÈNE IV

La Femme marche lentement, contourne la brouette, une fois, deux fois. On entend le Retardataire qui ronfle. La Femme prend une pomme, la caresse. Puis regarde l'Homme. Il arrête de « jouer de la harpe », sourit avec dédain. La Femme arrache brusquement sa blouse, la jette au loin. Elle jouera la poitrine nue.

La Femme, *d'un ton-jeu*. — Nue, je suis nue, je suis Ève, je viens de sortir d'une de tes côtes, je ne te connais pas, je ne t'ai jamais vu, tu ne me connais pas, tu ne m'as jamais vue. Toi tu es Adam. Tu ignores où tu es, pourquoi tu es là, ce que tu fais... (*Changeant de ton.*) Regarde, une pomme ! Une pomme magique ! Elle est propre, elle parfume, on les cultive en salle de bains. Je m'appelle Ève. Et vous ?

L'Homme, *rentrant dans le jeu*. — Adam. (*Plus bas.*) Où est le serpent ?

La Femme. — Il souffre d'une entérite chronique. Il s'est fait excuser par ce monsieur (*Elle montre le Retardataire.*). Il est navré mais le médecin lui a recommandé le lit.

L'Homme. — Vous auriez dû lui râper des pommes. C'est un remède que je tiens de mon cousin-singe. Et il a vécu aux îles Galapagos, l'île de l'entérite chronique.

La Femme. — Quel heureux singe ! Mais vous... que vous me semblez beau ! Sans mentir, si votre ramage se rapporte à votre plumage, vous êtes le phénix des hôtes de ces bois !

L'Homme. — Je ne me sens plus de joie !

La Femme. — Voulez-vous une pomme, une pomme magique ?

L'Homme. — Elles sont trop vertes et bonnes pour des goujats !

La Femme. — Adam ! Je vois que vous avez de bonnes dents toutes blanches, toutes brillantes. Comme les miennes. Nous avons les mêmes dents pointues, toutes blanches, toutes brillantes, nous avons la même salive, toute blanche, toute brillante, la même langue, toute blanche, toute brillante... Nous sommes très beaux et nous sentons la sève d'avril et de mai et nous aimons les pommes, n'est-ce pas, les pommes magiques qui font rêver.

L'Homme. — On m'a défendu de manger des pommes.

La Femme. — Qui cela ?

L'Homme. — Un poirier plein de poires et plein d'autorité.

La Femme. — Mais vous êtes une âme forte, une volonté de fer. Vous êtes un forgeron qui forgez en vous votre propre morale, vous êtes un être en chair et en acte. L'acte, c'est une

pomme. Et une pomme, c'est le bonheur.

L'Homme. — J'ai peur de tomber dans les pommes !

La Femme. — Elles sont douces, elles mènent aux jardins de coton, aux chemins de laine, aux rivières de soie. Tiens, croque à pleines dents...

Elle lui tend une pomme. Et en croque une. Lui fait de même. Ils se regardent avec anxiété, immobiles, l'un devant l'autre. Le Retardataire ronfle toujours. Puis, petit à petit, ils se détendent. La lumière baisse rapidement, une musique très irréelle, très hallucinante, en fond.

SCÈNE V

La lumière revient progressivement, comme un jour qui se lève. Lumière claire, fraîche. Musique de fond éclaboussée. L'Homme et la Femme sont couchés sur le lit, sous la fenêtre. Ils se réveillent lentement. Durant la scène V, l'Homme a changé : son ton est moins sec, moins coupant ; il a les gestes et les clichés d'un adolescent ; on le reconnaît à peine. La Femme semble avoir rajeuni, elle aura la parole plus vive, le ton plus enjoué, plus enfant.

La Femme. — La mer est claire ce matin.

L'Homme, *l'embrassant*. — Et le Soleil roule sur les vagues. Et il a oublié d'allumer ses phares. (*Rires frais, acidulés.*)

La Femme. — Quelle chaleur aujourd'hui, serais-je un soleil ?

L'Homme, *se levant*. — Soleil, ô Soleil, lève-toi, que le jour te salue.

La Femme, *s'asseyant au bord du lit*. — Salut, ô toi le Jour, tu fonds dans ma bouche, tu glaces mes lèvres, mes gencives... (*Ils rient.*)

L'Homme. — Tu es belle ! Belle !! L'étoile du jour !

La Femme. — Et toi, tu es le grand fou du matin !

L'Homme. — Nous sommes tous fous puisque le monde est fou.

La Femme. — Je suis donc folle ?

L'Homme, *avec force gestes, avec un pathos grotesque*. — Folle comme les vagues qui éclaboussent les plages, folle comme l'herbe qui pousse et qui ignore pourquoi, folle comme le Soleil qui monte et qui descend et qui n'y comprend rien. La mer est folle quand elle se gonfle, l'orage est fou quand il éclate. Et nous sommes tous fous dans la folle farandole.

La Femme. — Je serai ingénieur car les ingénieurs ne sont pas fous.

L'Homme. — Ils sont aussi fous que les autres ; leurs ponts s'écroulent, leurs trains déraillent, leurs machines explosent...

La Femme. — Je serai médecin, alors.

L'Homme. — Ils sont encore plus fous.

La Femme. — Là, tu exagères !

L'Homme. — Leurs malades meurent un jour ou un après-midi. Leurs pères, leurs tantes, leurs arrière-cousins, leurs chats, leurs coccinelles meurent aussi.

La Femme, *elle chante*. — Tes hommes sont peut-être fous. Mais le monde est un bijou...

L'Homme, *pseudo-mélo-dramatique*. — Le monde est un amas de cadavres : un homme et une coccinelle meurent chaque seconde et ni l'homme ni la coccinelle n'a le temps de crier :

« Hé, une seconde ! »

La Femme, *à croquer*. — Une seconde !

Ils rient et s'embrassent avec fougue.

L'Homme, *foufou*. — Je ne te quitte plus. Je m'accroche.

La Femme, *minaudant*. — À quoi ?

L'Homme. — À toi, à tes mains, ton parfum, ta peau... (*Avec pathos.*) Et puis, je me sens pris d'artériosclérose quand je suis avec toi. Mes jambes sont des jambons secs, toi, tu es l'île d'Amour, j'accoste - holà mes braves ! - lâchez les a-marres, ba-bord, tri-bord, hors-bord...

Rires.

La Femme. — Ta main est toute chaude !

L'Homme. — Tu comptes toujours en Fahrenheit !

La Femme. — C'est faux puisque je suis un thermomètre Celsius.

L'Homme. — Oh, pardon, j'ignorais. Mille excuses. Pour m'honorer de votre pardon, je vais de ce pas me laver les dents, les yeux, les oreilles et les omoplates.

La Femme, *à croquer*. — Et si je parlais ?

L'Homme. — Je te suivrais en chaise roulante.

La Femme. — Et les feux rouges ?

L'Homme. — Ils verdiront !

La Femme. — Et si je cours ?

L'Homme. — Boeing, caravelle, fusée, spoutnik.

La Femme, *capricieuse*. — Quelle heure est-il ?

L'Homme. — Mystère ! Mystère ! Les horloges, les montres et l'horloge hurlante sont en grève. Le prix du temps augmente et le syndicat des minutes s'est querellé avec le syndicat des secondes. C'est pourquoi les heures se meurent.

La Femme, *après avoir ri*. — Allons promener quelques secondes. On verra le Retardataire...

L'Homme, *l'interrompant*. — ...et Marisa, la belle, la douce, l'intelligente Marisa.

La Femme. — Puis on ira tous ensemble au Musée de l'Art nouveau et de l'Art ancien.

L'Homme. — Puis on se baladera, on boira des grenadines violette.

La Femme. — On ira au cinéma voir *Clac-Clac voici Monsieur Printemps*.

L'Homme. — Puis on ira manger dans les restaurants chinois et pakistanais.

La Femme. — On boira l'alcool des îles Galapagos. La gorge en feu, vers les déserts, le Sahara !

L'Homme. — Puis l'eau des oasis.

La Femme. — Puis tu m'offriras un cadeau...

L'Homme. — Encore un ! Hier, je t'ai offert ton oeil droit, il crépite comme une pépite. Cette nuit, j'ai étudié tous ses reflets, toutes ses nuances... Il en manquait dans Assimil.

La Femme. — Que signifie ce reflet-ci ?

L'Homme. — Euh... « Je sens des baisers me monter aux lèvres. »

La Femme. — Exact ! Le Soleil est chaud, il fond dans ma bouche !

L'Homme. — Ta bouche, c'est l'oasis ! Tes lèvres, des vagues, des vagues de rosée...

La Femme, *soudain très fatiguée, très vieillie*. — La rosée... la rosée... rosée...

L'Homme. — Parfum de toi sur ma main (*Il respire sa main ; du ton de celui qui effeuille la marguerite.*), tes yeux dans ma bouche, ma bouche sur ton coeur, ton coeur sur mes lèvres, mes lèvres sur tes lèvres...

La Femme. — Quel rêve... quelle torpeur...

L'Homme, *qui deviendra au fil de la réplique plus vieux, plus fatigué, semblable à la scène IV*. — Tes lèvres entre mes doigts, mes doigts... mes doigts. (*Dégrisé, déssaoulé.*)

Je me suis assoupi, ce plancher est dur comme du fer. Ah, mon dos ! Plein de courbatures ! (*À la Femme.*) Comme lieu de rendez-vous. il y avait mieux que ce grenier dur et froid !

La Femme. — Tu veux que je te masse ?

L'Homme, *sèchement*. — Non, réveille plutôt le Retardataire.

La Femme. — Croque une pomme, ça te soulagera.

L'Homme. — Plus de ces pommes-là ! Elles sont bourrées de sommeil, elles m'ont fabriqué des souvenirs vides et sans intérêt, elles ont une chair de sucre parfumé... (*Moue de dégoût.*)

Va réveiller le Retardataire. (*Se masse, se détend.*) On boira un dernier verre, puis, on lèvera la séance. J'en ai plein le dos, de ces retrouvailles...

SCÈNE VI

La Femme se dirige vers le Retardataire et le secoue. L'Homme allume une cigarette, fume nerveusement, machinalement. Il reprend l'immense agenda orange, hausse les épaules et ricane.

La Femme. — Ivanovitch ! Ivanovitch !... Réveille-toi.

Le Retardataire, *d'une voix pâteuse*. — Plus Ivanovitch... Ça ! Mais monsieur Clin d'oeil.

La Femme. — Reviens à toi, tu es ici, avec nous...

Le Retardataire, *encore dans les brumes*. — Et Marisa ? Gare ! Où est-elle ? Marisa ? Mon ange éberlué, Marisa. (*Un silence.*) C'est chaque fois la même chose... Après le pique-nique, les mille soleils, ses baisers de givre brûlant, sa bouche immense comme un océan... Plus rien, plus rien... Bernique !

La Femme. — Ce n'est qu'un mauvais rêve...

Le Retardataire. — Je ne fais que de beaux rêves... C'est après que tout est gris, tout est sale et froid... Eh quoi, il ne reste plus qu'un vieux tronc d'arbre, un monde de chiffons, d'araignées, de visages moisis, de cygnes décapités, de boules de Berlin et de rivières de sang...

L'Homme sort un flacon d'alcool de sa poche.

L'Homme, *légèrement ironique*. — Allons, allons... Monsieur Clin d'oeil, bois, ça te réveillera. Car tu rêves debout.

Il boit lentement et se réveillera progressivement.

La Femme. — Je le vois et j'ai envie de pleurer, c'est comme si j'avais des graviers dans la gorge...

L'Homme. — Ce que c'est d'escalader le temps ! Moi, je vis au jour le jour... Voilà l'épicurisme !

La Femme. — Ton présent est un couloir de clinique...

L'Homme. — Peut-être, mais le tien ? Parlons-en ! Tu devrais être heureuse, comblée comme tu l'es !

La Femme. — Tu penses à mon mari, à mon titre ?

L'Homme, *se moquant*. — Quelle exquise modestie, Madame la Présidente...

La Femme, *mélange de détresse et d'étonnement*. — Tu te moques et tu ignores la vie que je mène... Ce n'est pas toi qui vieillis près d'un président : réceptions, cocktail, baisemains, sourires, langoustes, caviar... Tous les jours aussi brillants que vides... Le Moët et Chandon à onze heures, café turc puis pousse-café hongrois... Et moi, brillante et vide, entre deux enfants rosés et blonds qui ont des dents très saines et une peau pleine de parfums d'enfants sains. Moi, près des langoustes, près du caviar, à côté du roi de Chine, en face du shah du Mexique... si brillante et si vide... Moi, restée dans notre chambre encombrée de soleil, moi qui rêve de revivre nos rires, nos bêtises bruyantes, nos émerveillements, ce temps qui galopait...

L'Homme, *couplant l'effet*. — C'était du verglas, ça glissait et nous glissions sans conscience. Maintenant nous sommes lucides !

La Femme. — Oui, je me regarde vieillir et le matin, parfois, je sens des cailloux dans mes veines, ma peau est lourde, gonflée... J'ai une haleine de débardeur. Rien n'est plus frais, tous les parfums de 52 oubliés, mes cheveux ne sentent plus la prairie mais Nina Ricci ou Dior...

L'Homme. — Quelle différence ? (*Avec cynisme.*) Tant qu'ils ne sentent pas le purin.

La Femme. — Tu es si loin de moi, je ne te reconnais plus... Tu as tellement changé.

L'Homme, *de plus en plus excédé*. — Ça va, ça va. Toi la fille jadis épanouie, ravie, tu broies, tu rebroies, tu rumines comme une vieille vache au lieu de brouter. Car, nom de Dieu, il y a encore d'autres prairies avec un autre gazon et avec d'autres vaches...

La Femme. — Tais-toi, tu es vulgaire... Il y a 20 ans entre nous, c'est pire qu'une porte blindée.

L'Homme. — Pourquoi es-tu venue, alors ? Pourquoi as-tu quitté ton palais, tes langoustes royales et ton président... ?

La Femme. — J'espérais... Et toi ?

L'Homme. — Moi, j'étais curieux. Uniquement curieux de savoir ce que tu étais devenue, je ne te connaissais plus que par les journaux... Et puis, je voulais revoir le Retardataire, voir s'il arrivait toujours en retard.

Le Retardataire, *réveillé*. — Et quoi ! En 52, j'arrivais en retard avec Marisa et à cause d'elle : c'est parce que je voulais lui voler, lui happer, lui souffler un dernier baiser... Regardez une photo, le 11 mai 1952 !

L'Homme, *lui arrachant la photo*. — Terminus ! Tout le monde descend ! 52, 52, vous n'avez plus que cette date-là à la bouche ! Parlez de 53, de 56, de 90, de 100...

Le Retardataire. — Non, non et non, mille bombes ! 52 restera la plus belle année, l'année d'un jour et d'un instant. (*Regardant sa brouette.*) Je vais d'ailleurs y retourner de ce pas...

L'Homme, *se dirigeant vers la brouette*. — Assez, Yvanovitch, Stendhal, monsieur Clin d'oeil ! Assez de cette drogue qui vous rend dingue...

Il renverse la brouette, toutes les pommes roulent sur le plateau.

Le Retardataire. — Mes pommes ! Bonté divine ! Mes pommes magiques ! (*Regardant le tronc d'arbre.*) Marisa, mon ange éberlué...

L'Homme, *énergique*. — On te trouvera d'autres Marisa : elles seront plus jolies que des troncs d'arbre !

Le Retardataire, *désespéré*. — Une année rayée du calendrier... Des rêves écrasés dans de si belles pommes...

L'Homme. — Plus de rêves ! Rien que la vie, maintenant ! La vie de 72, de 73, de 74.

Le Retardataire. — Que vais-je faire ?

L'Homme. — Tu travailleras, tu cultiveras de vraies pommes...

La Femme, *regardant l'Homme*. — Mon mari te prendra comme secrétaire, n'est-ce pas ?

L'Homme, *cynique*. — Et notre ami sera le passé de Madame, son passé riant, joyeux, sa jeune sève, le souvenir de ses folles semences de jadis... Il fera revivre Madame la Présidente...

La Femme. — Ce serait peut-être comme avant...

L'Homme. — Tu es folle ! (*Lisant dans son livre.*) Le passé est une contradiction dans la temporalité. Et puis, d'ailleurs, ton mari refusera.

Le Retardataire. — Alors, je préfère m'en aller, me traîner, m'enliser, tâcher d'oublier, de m'éteindre dans un beau rêve.

L'Homme. — Tu as le temps ! Pense aux prénoms que tu n'as jamais portés !

Le Retardataire, *soudain ragaillard*. — C'est vrai ça... Par exemple, monsieur de Pompadour !

L'Homme. — Bravo ! Moi je serai Louis XIV. (*À la Femme.*) Et toi, la Montespan !

La Femme. — Je n'ai pas envie...

Un long silence. La Femme met la tête dans ses mains. Le Retardataire prend l'Agenda orange et le feuillette. L'Homme se lève et donne de grands coups de pieds à travers le paquet de pommes. Gêne. Musique de fond.

SCÈNE VII

L'Homme, *brusquement*. — Faisons quelque chose ! N'importe quoi, mais faisons quelque chose ! (*Dans son livre.*) Le silence est l'infarctus du langage.

La Femme. — Propose...

Le Retardataire. — Tout a été fait, oui-da, mais tout reste à faire.

Nouveau silence. Plus tendu. Le Retardataire se cure les ongles.

La Femme. — Nous devrions faire quelque chose mêlant l'original, l'exquis, le divertissant...

L'Homme. — ...et l'utile. Quelque chose dont les journaux du monde entier parleraient, quelque chose qui s'inscrirait dans l'histoire ou dans la géographie, quelque chose qui...

La Femme, *comme Christophe Colomb découvrant l'Amérique*. — Une création !!

L'Homme, *très intéressé*. — Oui !! C'est ça. Voilà ce qu'il nous faut : créer. Créer quelque chose qui n'existe pas et qui verra le jour et la nuit grâce à nous, dans ce grenier, entre ces pommes et cette brouette !

Le Retardataire, *que le mot « créer » a rendu perplexe*. — Procréer à trois ? Saperlipopette,

c'est impossible. Il y en a un de trop !

L'Homme, *sur le ton polémique d'un discours*. — Il ne s'agit pas de faire un enfant ! C'est trop courant, trop banal, trop conventionnel ; l'expérience de la vie nous le prouve tous les jours ; les facteurs, les cosmonautes, les menuisiers, les menuisières, tous font des enfants à tire-larigot. Sans compter les boeufs, les fourmis, les cabillauds, les boucs, eux aussi font des enfants-boeufs, des enfants-fourmis, des enfants-cabillauds, des enfants-boucs. Sans compter les enfants-tables, les enfants-chaises, les jumeaux-fourchettes, les triplés noirs, les quadruplés jaunes, les quintuplés rouges, orange, verts, ocre... Sans compter les Mongols, les Tyroliens et j'en passe, et j'en passe... (*Ton d'une déclaration capitale.*) De nos jours, les bébés pullulent comme des pulls...

La Femme. — Et tout ce beau discours pour me signifier que tu n'as plus envie de faire l'amour avec moi !

L'Homme, *énergique*. — J'ai toujours fondé mes fondements, moi !

La Femme, *lasse*. — Un désir ne se fonde sur rien.

L'Homme. — Sinon sur lui-même. Épicure, chapitre 10.028.

Le Retardataire, *monsieur « bon-office »*. — Ne nous échauffons pas, bon Dieu !

L'Homme. — Soit. Chacun fera sa propre création et nous choisirons la meilleure par un vote secret et démocratique.

La Femme. — Cela semble correct.

Le Retardataire. — À condition que chacun puisse voter pour soi.

L'Homme. — Ah non ! C'est antidémocratique ! Au contraire (*Dans son livre.*), chacun vote pour un autre. Et chaque autre vote pour soi : les soi pour les autres et les autres pour les soi. C'est logique, non ?

La Femme. — Soit, commençons. Je vais baisser la lumière pour mettre nos sens à l'affût...

Le Retardataire. — Oui, maugrégris ! Il faut que je sorte de moi-même...

L'Homme. — Taisons-nous et réfléchissons en silence. (*Dans son livre.*) Il faut tenter de faire sauter nos courbes psychiquement créatrices et créatogènes. La créatonimie se fera jour dans une nuit de créatomes plus et créatomes moins. De plus, l'électrocréativité de notre pouvoir créatif...

Le Retardataire, *se bouchant les oreilles*. — Chut ! Silence ! Motus !

L'Homme, *plus fort*. — ...se créera dans la créatique freudienne aristotéliquement marxiste et nietzschéenne.

Un silence. Tous réfléchissent profondément.

L'Homme, *d'une voix déclamatoire*. — Je vais créer un postulat !

Le Retardataire, *dans un rêve*. — Un postulat ?

L'Homme. — Oui, une vérité essentielle, irréfutable, extrêmement intelligente, étonnamment vraie. Un postulat, quoi ! Comme Euclide.

Le Retardataire. — Un postulat ne se démontre pas, que diantre ! Comment prouver sa véracité, hé hé, voilà le hic.

L'Homme. — Ce sera le postulat des postulats, tellement vrai, tellement lumineux que pas un seul - vous entendez ! - pas un seul n'osera le mettre en doute....

La Femme. — Moi, je créerai la plus belle mélancolie d'amour, c'est un domaine que j'ai si souvent exploré... Je créerai la mélancolie universelle, quelques phrases parfumées de mélancolie que tous les amoureux mélancoliques réciteront... Elles seront là, créées pour eux...

L'Homme, *avec fausse admiration*. — Création ô combien mignonne et digne de vous...

(*Au Retardataire.*) Et toi ?

Le Retardataire, *après un temps*. — Moi, je vais dessiner un rêve, jarnidieu, le plus beau, le plus incroyable, le moins vrai, un rêve plein de couleurs, plein d'éclairs de feu... (*Sortant une boîte jaune.*) Chaque bulle que je soufflerai renfermera un rêve fantastique, un rêve avec des ailes immenses, avec des yeux aussi bleus que les mers les plus bleues, un rêve avec des seins comme de petites pommes, un rêve avec un parfum de soleil que l'on presserait pour avoir du jus de soleil... un rêve qui gommara tout ce qui est laid et froid : le monde de chiffons, d'araignées, de visages moisissés, de cygnes décapités, de boules de Berlin et de rivière de sang... Chaque bulle, un autre homme, un autre monde ! Chaque bulle, le rêve, le bonheur !

La Femme, *ravie*. — Quelle merveilleuse idée !

L'Homme. — Je le reconnais, c'est également une création attachante, plus irréaliste, peut-être... (*D'un ton déclamatoire.*) Quoi qu'il en soit, une seule création sera communiquée à la nation et à l'univers. J'ai ici un réveil pour cuire les oeufs-coque ; je le ferai sonner toutes les heures et ainsi nous prendrons chacun à notre tour le relais créatif.

Le Retardataire. — Oui-da !

La Femme. — Qui commencera ?

L'Homme. — Honneur aux dames ; et puis honneur aux Retardataires...

Le Retardataire. — Le créateur devra créer en conduisant la brouette.

L'Homme. — Très bonne intuition. (*Dans son livre.*) Les promenades en brouette sont des dynamos créatrices, un courant créateur continu...

SCÈNE VIII

La Femme se dirige vers la brouette, lumières moins fortes. Le Retardataire s'assoit par terre. L'Homme feuillette l'Agenda orange : il feint l'indifférence. La Femme fait quelques pas avec la brouette.

La Femme, *marchant lentement et entraînant la brouette*. — Mélancolie : parfum acidulé de moi vers toi. Ne reste plus que quelques images, quelques bruits : parfums, couleurs déjà dilués dans la pluie qui coule sur nos visages. Tombons dans un puits avec un bruit de larmes. Reste des miettes, reste le silence, reste la voix des matins gris, des soleils froids, tout figé, tout qui se rêve, tout qui s'encombre, tout qui s'échappe.

Sonnerie du réveil, criarde, éraillée. Le Retardataire prend la brouette tandis que l'Homme semble plongé dans un abîme d'élaborations intellectuelles. Les bulles que le Retardataire souffle devront être légèrement colorées.

Le Retardataire, *il souffle une bulle qui s'élève doucement.* — Un rêve ! Une bulle si transparente que c'est un rêve... (*Souffle une bulle, la regarde ébloui.*) Un rêve si transparent que c'est une bulle... Je suis dans une prairie immense comme mille prairies : il y a des fleurs gigantesques, jaunes et bleues, qui rient à pétales déployés, il y a des animaux de toutes les couleurs allongés dans l'herbe fraîche, il y a des oiseaux qui picorent le ciel... Il y a aussi une ravissante coccinelle qui fait la cour à un jeune hippopotame : hé hé, ils auront des coccipotames... (*Souffle une bulle.*) Il y a aussi des homes très beaux et des femmes très belles dans la prairie : ils sentent : la violette, (*Souffle une bulle.*) le thym, (*Souffle une bulle.*) et le laurier. (*Souffle une bulle.*) Là-bas, au loin, un tapis de chaume en dessous, des enfants beaux comme un rêve qui rient, qui chantent, il y en a peut-être des millions... Quand ils seront grands, ils iront rejoindre les autres dans la prairie...

Sonnerie du réveil. Le Retardataire s'assoit. L'Homme se dirige vers la brouette ; on le voit parler mais aucun son ne sort de sa bouche ; il aura une mimique assez appuyée dans un mélange de réalisme et de clownerie. C'est quelqu'un qui démontre, qui prouve, qui veut convaincre. Éventuellement, musique de circonstance. Le jeu de l'Homme est plein d'assurance. Il dure une minute environ. Sonnerie du réveil.

La Femme, *même jeu que précédemment.* — La mélancolie, c'est la voix rauque, c'est les yeux soudain pleins de feu et pleins de larmes, c'est le suicide de toi en moi... Fumer une cigarette, en aspirer la fumée, elle stagne, elle pénètre, suicide de toi en moi dans la fumée d'une cigarette, zigzag de toi en moi... C'est le temps qui n'aurait pas dû glisser, c'est nous qui aurions dû glisser vers nous-mêmes. Non des yeux si tristes, des visages qui se ferment, des mains qui restent dans leurs poches, un silence comme des graviers dans la bouche...

Sonnerie du réveil.

Le Retardataire, *même jeu que précédemment, souffle une bulle.* — Dans la prairie, je cultive mon bonheur dans l'herbe haute, le long des trottoirs de marbre, autour des squares suspendus dans l'air... Je cueille les fleurs jaunes et bleues... (*Souffle une bulle.*) Je les offre aux femmes... Leurs lèvres ont le goût de la vague... (*Souffle une bulle.*) Leurs corps, c'est la mer où le Soleil a dessiné mille légendes... (*Souffle une bulle.*) Marée haute, marée basse, brise-lames et digues qui s'écroulent... Le sable est chaud et frais... Je m'y enfonce, je m'y endors.

Sonnerie du réveil. Mimique de l'Homme. Vingt secondes ; ses gestes se font de plus en plus convaincants, de plus en plus triomphants. Sonnerie de réveil.

La Femme, *même jeu que précédemment.* — Reste des souvenirs comme de vieilles photos d'albums... Notre tristesse restée dans le reflet d'une lumière rouge, dans cette rue pleine de néons... Tu parlais, j'écoutais à peine, tes mots s'écrasaient, la lumière

rouge les happait. La nuit, soudain. Suis seule, rue longue qui glisse sous mes pas. Moi, je marche. Toi arrêté. Moi moins toi. Mélancolie : déchirure de toi en moi.

Sonnerie du réveil.

Le Retardataire, *même jeu que précédemment, souffle une bulle.* — Dans la prairie, il y a des rivières de miel, de la pluie comme du jus de soleil, des nuages de massepain... et des papillons, (*Souffle une bulle.*) des grêlons, des grillons, (*Souffle une bulle.*) des libellules, (*Souffle une bulle.*) des bouts de ciel, (*Souffle une bulle.*) des étoiles de joie, (*Souffle une bulle.*) et des bulles, (*Souffle une bulle.*) des bulles, (*Souffle une bulle.*) des bulles. (*Souffle une bulle.*)

Sonnerie du réveil. Mimique de l'Homme quelques secondes. Mine épanouie, mélange d'orgueil et de fierté. Gestes triomphants. Sonnerie du réveil, presque irréaliste.

SCÈNE IX

Même disposition scénique que scène VII.

L'Homme. — Vite, passons au vote... bien que le résultat du scrutin ne laisse aucun doute.

Le Retardataire. — Jarnidieu, quelle expérience fascinante... Je m'élevais dans les airs comme une bulle, léger comme une feuille de vent aux nervures boréales...

L'Homme. — Suffit, la création est clôturée. Passons au vote.

La Femme arrache trois feuilles de l'Agenda orange. Les distribue. Chacun écrit quelque chose sur le papier. L'Homme et le Retardataire remettent la feuille pliée à la Femme. Elle les déplie une à une.

La Femme, *surprise.* — Oh ! Trois votes blancs ! Trois abstentions !

L'Homme, *en colère.* — Comment est-ce possible ? Je crée devant vous un postulat d'une dialectique mirifique - le Postulat devant l'Éternité - et c'est avec une profonde indifférence que vous acceptez une telle vérité...

Le Retardataire. — Il ne s'agit pas d'une indifférence, que diable ! Mais, bon Dieu, ton postulat m'a échappé...

La Femme, *renchérisant.* — À moi aussi... Je n'ai rien compris.

L'Homme. — Des intellectuels sclérosés, après 20 ans, un intellect usé comme une boîte à conserve, un cerveau comme une vieille chaussure trouée, une matière grise de cordonnier gaga... (*Dans son livre.*) Un intellect déconscientisé !

Le Retardataire, *piqué.* — Baste ! Ouiche ! Tu aurais pu voter pour mon rêve, on le ressentait, au moins... mais tes fibres sensibles ne vibrent plus, tu as les pores mastiqués et une peau de parchemin de la préhistoire !

La Femme. — Du calme, voyons. Ce n'était qu'un jeu, après tout !

L'Homme. — Un jeu ! Un jeu ! Je ne crée pas des postulats tous les jours...

Le Retardataire. — Que diantre, les postulats, c'est comme les bulles, ça s'échappe, pstt, ça s'élève, chut, et puis ça crève : pif-pif-paf !

L'Homme. — Cette explication n'a rien de scientifique, elle est d'une subjectivité digne de...

La Femme, *l'interrompant*. — Ne nous disputons plus et oublions cette création. (*Plein de sous-entendus.*) Mangeons plutôt une orange ou une noix.

Le Retardataire. — Et pourquoi une orange ou une noix ?

La Femme, *éclatant de rire*. — Vous avez oublié ! Tous les deux ! Nos concours d'oranges et de noix !!

L'Homme. — La revoilà, notre exploratrice du passé ! Oui, j'ai oublié nos concours d'oranges et de noix. Oui, j'ai oublié que j'ai mangé quatre oranges et douze noisetiers pour gagner une bouteille de jus de raisin moisi à la Foire de Champagne.

Le Retardataire. — Et moi, saperlipopette, je n'avais rien gagné, ce jour-là ! Mais Marisa avait remporté le prix du sourire : elle avait fait un striptease de ses dents, de ses gencives, de ses lèvres, de sa langue...

La Femme, *sérieuse*. — Elle avait gagné un rasoir électrique pour se raser les jambes...

Le Retardataire, *furieux*. — Quoi donc ! Les jambes de Marisa étaient aussi douces que des pêches.

La Femme. — Je plaisantais...

Silence opaque. L'Homme sifflote grossièrement.

La Femme. — Si nous jouions... ?

Le Retardataire. — À quoi ? Bon Dieu ! À quoi ?

La Femme. — À se dire n'importe quoi et que ce n'importe quoi ne soit pas n'importe quoi mais quelque chose comme l'Agenda orange...

Le Retardataire. — Ah, l'Agenda orange !

La Femme. — Toute notre jeunesse s'y trouve renfermée...

L'Homme. — Maintenant, j'ai un agenda gris pour les jours pairs et un bleu marine les jours impairs.

La Femme. — Je t'en prie, laisse-toi aller les quelques secondes qui nous restent à passer ensemble.

Le Retardataire. — Elle a raison, sapristi ! Relax ! Que nos veines se détendent, muons, changeons, jouons... Relax !

L'Homme. — Je ne me suis déjà que trop laissé aller... Si mes ministres voyaient leur président dans ce grenier lépreux...

La Femme, *soudain effondrée*. — Il n'y a pas de président dans ce grenier, tu l'avais promis ! Il n'y a que nous trois et nous nous revoyons après 20 ans...

Le Retardataire, *déçu aussi*. — Elle a raison...

L'Homme. — Soit, mais dépêchez-vous, alors : j'ai une réception dans dix minutes...

Le Retardataire. — Moi aussi, tu le sais bien, grands dieux ! Mais il nous reste encore dix minutes pour jouer. Jouons !

L'Homme. — Comme si on avait fait autre chose depuis une heure. (*Silence.*) Bon, jouons.

Le Retardataire, *regardant sa main*. — Oh ! le dégoûtant ! Le malpoli ! Ce sale éléphant qui

a fait pipi dans le creux de ma main !

L'Homme, *avec mauvais goût*. — Les éléphants ne sont plus ce qu'ils étaient avant : les éléphants sont mal éléphés. Et de plus, les girafes mangent des giroflles.

La Femme, *avec mauvais goût*. — Et les giroflles raflent les suppositoires de mon arrière-arrière... ongle incarné.

Le Retardataire. — À la bonne heure, le pipi d'éléphant sent les mimosas !

L'Homme. — Je joue mais je joue consciemment.

La Femme, *grotesque dans son jeu de mots*. — Mes joues jouent aussi. Que c'est mignon !

L'Homme. — Ce sont mes omoplastes qui font que je suis un homme. Toi, tu as des femmoplastes.

Le Retardataire, *hurlant de rire*. — Que c'est drôle ! Mon Dieu ! Que c'est drôle !

La Femme. — Je ris, je ris et je ris encore.

L'Homme. — Je ris mais consciemment.

Le Retardataire. — J'ai une chambre avec un pot. J'ai un pot avec une chambre. Mais je n'ai pas de pot de chambre.

La Femme. — Des myrtilles dans mes jambes !

L'Homme, *hurlant*. — Oh ! Un télégramme !

Le Retardataire, *hurlant*. — Pour Zénobe Gramme !

La Femme. — Le riz est le propre de Rome !

Le Retardataire. — Fichtre, j'adore le cramique et la politique.

L'Homme. — Êtes-vous en situation dans le cramique ?

Le Retardataire. — Baste, non ! Dans le cramique, je m'étends dans la mie. Et en politique je suis à... (*Réfléchissant.*) droite !

L'Homme, *automatiquement*. — Et moi à gauche !

La Femme. — Et moi au milieu !

Le Retardataire. — Je tiens toujours ma droite, je suis droit dans mes souliers, tardieu, je suis docteur en droit et je dépasse à droite !

L'Homme. — Et moi je tiens ma gauche, je suis à gauche de ma femme, de mon chien, de mes hiboux, à gauche de ma droite... et je suis gauche quand je cloue un clou à gauche.

La Femme. — Moi, je vais et je viens de gauche à droite, de droite à gauche, à droite de mon mari, au milieu de mes enfants, à gauche de mon amant.

Le Retardataire, *s'éloignant vers la droite*. — Je vais droit au but, j'habite Troyes et je suis mon bras droit...

L'Homme, *s'éloignant vers la gauche*. — Et moi je suis gaucher et je fais l'amour à gauche, à gauche et encore à gauche.

La Femme, *immobile*. — J'ai une main droite. Une main gauche. Un sein droit. Un sein gauche. Je suis née sur la rive droite et mourrai sur la rive gauche.

L'Homme, *s'éloignant vers la gauche*. — Gauche ! Droite ! Gauche !! Droite !

Le Retardataire, *s'éloignant vers la droite*. — Droite !

L'Homme, *même jeu*. — Gauche !

Le Retardataire, *même jeu*. — Droite !!

Éventuellement, fond de musique militaire.

SCÈNE X

La Femme. — Je suis épuisée.

L'Homme, *très sérieux soudain*. — Tous les jeux épuisent. C'est bien la dernière fois que je jouerai, d'ailleurs.

Le Retardataire. — Et quoi ! C'était gai comme un rêve !

L'Homme, *changeant de ton, ton de l'homme à responsabilités*. — J'ai d'autres chats à fouetter, d'autres postulats à postuler, d'autres gouvernements à gouverner... Et ce soir, j'ai une réception où j'invite tous les ministres de tous les pays avec leurs maîtresses. C'est une première dans l'historique des réceptions. Une future date historique ! (*À la Femme.*) Ne traîne pas trop, car ce soir tu inaugures les sandwiches au pâté de crocodile et les babas au rhum de Venise.

La Femme, *triste*. — Si vite, c'est déjà fini ? Le Grenier, l'Agenda orange ?

L'Homme. — Fini pour aujourd'hui. On se retrouvera ici dans 20 ans, si cela te chante, (*Avec ironie.*) le 25 septembre 1992... Ce soir-là, on ne se reconnaîtra certainement plus... (*On entend, au loin un coup de canon.*) Oh, déjà le canon ! C'est le ministre des îles Galapagos, il n'a droit qu'à un coup. (*Au Retardataire et à sa Femme.*) À tout à l'heure.

La Femme. — Tu t'en vas comme cela ?

Canon.

L'Homme. — Écoute, la réception commence, je dois accueillir successivement les ministres des îles et des presque îles...

L'Homme se dirige vers l'armoire, à droite, en retire un smoking qu'il revêtira au cours des répliques qui suivent.

La Femme. — J'espérais tellement de notre réunion...! Et toi, tu es resté de glace et maintenant, tu es le même qu'avant.

Canon.

L'Homme. — J'ai joué le jeu pour plaire à tes caprices (*Canon.*). Et tu t'imaginais peut-être que je sortirais d'ici comme un jeune poulain en rut et que nous aurions été voir *Clac-Clac voici Monsieur Printemps*...

Canon.

La Femme. — Peut-être...

Le Retardataire. — Que diable, nous aurions dû mourir à 18 ans dans le soleil et dans l'inconscience, couchés dans les prairies immenses.

L'Homme, *d'un ton vengeur*. — Des rêves, des bulles, tout ça, les bulles ça monte, pstt, pstt, et puis paf-paf-paf... (*Canon. Canon. Canon.*)

À tout à l'heure... ou à dans 20 ans, ici ! Qui sait ?

Il sort, à gauche. On entend des applaudissements, des acclamations.

SCÈNE XI

La Femme, le Retardataire.

La Femme, *des sanglots dans la voix.* — Réunion disloquée... Ce grenier soudain, n'importe quel grenier... J'ai peur de franchir cette porte, de sortir, de retrouver langoustes, caviar, enfants sains et parfumés...

Canon.

Le Retardataire. — Eh quoi ! La vie c'est du théâtre, c'est un jeu, c'est un rêve.

La Femme, *l'interrompant.* — Même les rêves m'ont déçue ; lui et moi si loin dans le jeu, séparés par un mur avec des briques pleines de minutes, d'heures et de jours...

Canon. Canon.

Le Retardataire. — Peste ! Je n'ai plus que 48 coups de canon devant moi...

La Femme. — Toi aussi, tu es déjà de l'autre côté... de l'Agenda orange ?

Le Retardataire, *qui se dirigera vers l'armoire, prendra un smoking et s'en revêtira.* — Mais non ! Mais non ! Je ne suis nulle part, je plonge dans mes sources, jour et nuit, matin et soir, à la bonne heure, je grignote des baignoires de zinc qui surgissent avec l'aurore décapitée. Je m'interromps n'importe où : dans un train, sur un arbre, sur le dos d'une tortue, je m'interromps ; langue de Marisa, seins et sexe, je m'interromps, je me cogne dans ma bulle ; il y a des taches de Soleil comme des taches de sang. Et je mange ! Je me nourris de boules de Berlin, j'ingurgite des caisses, des wagons, des convois de boules de Berlin par mon nez, mon nombril et surtout par mes clavicules. (*Canon.*) Boum ? Le canon, oui oui je sais, il y a un cocktail, jour de Dieu, jour du diable. Et je suis ministre mais j'oublie parfois le nom et le prénom de mon pays. Jarnidieu ! La vie, là !! Et puis après cocktail, baisemains, baise-clavicules, révérences, tourniquets, je replonge dans l'aquarium gigantesque où flottent des boules de Berlin et des morceaux de phantasme à la sauce béarnaise, accroupi, hébété, éberlué, le huis clos, le brasier... le jongleur qui jongle en équilibre, qui crée sur la ficelle... (*Canon.*) Canon ! Canon ! Oui, basta, j'arrive, je me jette dans vos sandwiches aux crocodiles. Oui !! Je pleurerai, je rirai, je signerai des traités, je traiterai les traiteurs, je trairai les vaches des prairies immenses : leurs pis éclateront dans ma main comme les fraises des bois. Et le lait éternel jaillira, jaillira, il éclaboussera sandwiches, crocodiles, murs, caviar... et subitement, prises de malaise, les coccinelles chieront dans la nuit, ô nuit grandiose, grands dieux, ô nuit de bulles, avec un zeste de citron et les vaches sans pis zézayantes qui à force de zestes accoucheront de beaux zèbres. (*Canon. Canon.*) Canon ! Canon ! J'arrive, mais laissez-moi vivre ! Que diable, laissez-moi encore remplir les feuilles de l'Agenda orange...

La Femme, *éblouie, captivée par ce flot langagier*. — Tu n’as pas changé !

Le Retardataire, *foufou*. — La nuit, je suis agent de change. (*Canon. Canon.*) Canon ! Canon ! C’est bientôt à moi !

La Femme. — Et où est ta maîtresse, puisqu’il s’agit d’une réception avec ministres et maîtresses ?

Le Retardataire. — Mais c’est toi !! Gernique !

La Femme. — Moi ? Et Marisa ?

Le Retardataire. — C’est peut-être toi, Marisa ! Par tous les diables et par tous les diabolos !

La Femme. — Et depuis quand ?

Le Retardataire. — Je viens d’y songer, bagades ! Pour la réception ! J’ai un smoking mais pas de maîtresse !

La Femme, *déçue*. — Ce n’est que pour le protocole...

Le Retardataire. — Bargadailles ! Non !! C’est le coup de foudre. Tonnerre de Dieu ! (*Canon. Canon.*) Canon ! Canon ! Et j’avais oublié mon paratonnerre... Regarde ! Je suis sur mon 32, comme en 52. Canon ! Oui, j’arrive ! Va te parer, belle étoile, mon ange éberlué numéro deux, mets tes soies les plus fines, les plus légères, les plus transparentes. Je veux une maîtresse plus belle qu’un tronc d’arbre, par Zeus, avec une peau plus douce qu’une écorce et des baisers sans nervures et sans bavure...

La Femme. — C’est encore un jeu, tout ça ?


Le Retardataire. — C’est peut-être un rêve, bon Dieu ! Qui sait ? (*Canon.*) On a peut-être rêvé pendant une heure ! Les canons, là-bas, des rêves, tes sandwiches, tes enfants, Marisa, les pommes, les poires, le président, des rêves, moi, un rêve, toi, un rêve... (*Canon.*) Canon ! Canon ! J’accours, vite. Sortons.

La Femme prend l’Agenda orange. Le Retardataire remplit de pommes les poches de son smoking. On entend au loin la voix de l’Homme, soutenue par une musique de circonstance : « Chers ministres, chères maîtresses, c’est une date historique... »

La Femme. — Oh, nous allons arriver en retard !...

Le Retardataire. — Comme dans les rêves, comme dans les bulles... Et puis, ce soir, bon sang, tu es une Retardataire....

FIN



Pour toutes informations
www.pascalvrebos.be

